

piastres (rien du tout, quoi !) comme un chasseur merveilleux.

Il regarda le chien étendu sans vie et se dit que la peau pourrait toujours se vendre ce qui serait une petite compensation ; le chien alla rejoindre le goret, comme s'il était assis sur ses genoux.

Lagachette poursuivit sa chasse avec un poids sur le cœur et un autre sur l'épaule. Pour éviter une nouvelle méprise il regardait le sommet des arbres. Au moins il n'y aurait aucun animal domestique égaré à pareille altitude.

Tout à coup il tressaillit ; quelque chose de vert voletait parmi les branches, d'un arbre à l'autre. Ce n'était ni un toutou, ni un porc assurément et boum !, un troisième coup de feu ébranla les échos. Tandis que parmi un fouillis de plumes vertes, le quelquechose dégringolait lourdement, une voix aigre cria.

— Aïe que je suis malade ! que je suis donc malade !

Du coup Fortunat fut stupéfait, il s'élança vers sa troisième victime, jeta sa gibecière où le chien et le cochon tombèrent dans les bras l'un de l'autre et retirant sa casquette il dit bien poliment.

— Excusez-moi, Monsieur, je vous avais pris pour une poule verte !

C'était le perroquet de Mlle Léocadie, une vieille fille cacochyme, toujours parlant de sa santé et des multiples maladies qu'elle avait ou croyait avoir. L'oiseau, naturellement, avait appris la phrase habituelle de Mlle Léocadie et il la répétait n'ayant pas d'autre discours dans son répertoire. Justement ce matin, une petite escapade l'avait conduit dans le bois où sévisait Lagachette. Il reprit :

— Aïe que je suis malade ! Que je suis malade ! que je suis donc m...

Et dans un battement d'ailes, il expira.

Mais Fortunat qui ne connaissait ni Mlle Léocadie ni surtout son perroquet demeura atterré.

Il rechargea son sac, plaça le perroquet entre le chien et le cochon, enfonça sa casquette et s'éloigna à grandes enjambées.

A la nuit tombée on vit l'illustre chasseur rentrer dans Sorel ployant sous le faix de son butin qu'il se garda bien de montrer.

On eut beau l'interroger, on n'en tira rien et, désormais, il parla de tout, excepté de chasse.

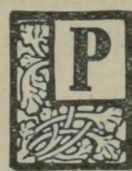
LE VIEUX MÉNESTREL

Moktar

(Conte marocain de la mère Chébah.)

par M. BARRÈRE-AFFRE.

(suite et fin)



PRÈS de deux lunes s'étaient écoulées depuis ce départ. Un *rekkas*, qui courait plus vite qu'un cheval, faisait sans cesse le va-et-vient entre l'armée et la ville. Les lettres enthousiastes de Moktar tenait à la fois du bulletin de victoire et de l'hymne d'amour. Le *derrouich* avait eu raison : cet être indolent et fantasque se retrempait dans la guerre. Pour vaincre ses ennemis il trouvait en lui des énergies insoupçonnées.

Les courts billets de Belyoûna ne disaient pas grand'chose !... Une chaste réserve supprimait les effusions, et l'on sentait entre les lignes une persistante crainte. La caïdine racontait succinctement ses promenades dans les jardins, ses sorties dans la ville, ses visites fréquentes au vieil Abderraman.

— J'aurais bien besoin des conseils de mon grand-père pour gouverner sagement ton patrimoine, écrivait-elle ; mais il se refuse à se mêler des affaires publiques et vit de plus en plus confiné dans sa maison. Alors, je tâche de faire de mon mieux. Et j'espère, cher Seigneur, qu'à ton retour tu seras indulgent pour mon inexpérience...

Le jour de ce retour vint enfin. L'armée se mit en route, triomphante, et à l'arçon de toutes les selles se balançaient comme des boules informes les têtes tranchées des chefs ennemis. On les suspendrait aux crocs de fer plantés à cet effet au-dessus des portes de la ville, et les vautours viendraient les souffleter de leurs ailes puantes.

On n'était plus qu'à une lieue de la cité, lorsqu'au bord de la piste un *meskine* poussiéreux et pieds nus se leva et tendit ses bras vers Moktar. Celui-ci arrêta son coursier et se pencha stupéfié :

— Bou Bekker ?... Que fais-tu ici ?... Qu'est-il arrivé ?... Ma femme ?...

— Ah !... gémit amèrement le *naïb*, ta femme ! Tu peux parler de ta femme !... Elle en fait de belles !...

— Veux-tu t'expliquer, oui ou non ? gronda le caïd.